

Le défilé équestre

CAVALIA

Spectacle équestre sous chapiteau, présenté à Montréal du 21 avril au 14 juin 2009.

par GUYLAINE MASSOUTRE

L'Homme est une corde tendue entre la bête et le surhomme.

— Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Cheval de Troie ou fidèle Rossinante, haridelle maudite ou noir canasson de l'Apocalypse, coursier à prouesses ou étalon de haute école, hongre de cirque ou dada échappé du cabaret Voltaire, ils frottent leur animalité — figure de l'autre — à l'ubiquité de la compagnie humaine. Du regard et de la voix, d'une manière aussi douce qu'on puisse imaginer cette relation, le dressage travaille la mémoire équestre, phénoménale, des figures imposées. Qu'en est-il de *Cavalía*, cirque acclamé à juste titre, mais « art poubelle » du fait de l'esthétique mêlée de ses superpositions ?

Dans *Cavalía*, ils sont là, deux équipes équines en alternance, tels des danseurs classiques, soixante-deux occupants fringants et racés, piaffant au plaisir du jeu quotidien. Certains n'ont encore jamais été montés; d'autres sont observés par leurs maîtres : inadaptés, ils seront remis en vente. Ils sont deux mille paires d'yeux écarquillés à chaque spectacle, devant leur pétulance magnifique, élastique et cadencée. Qu'importe alors la foire et la compétition, le péril même du cavalier et l'exploit de l'acrobate ! On veut voir le cheval élevé hors de sa condition à la civilité.

Entre les numéros équestres, voltigeurs, acrobates et trapézistes volants — beaucoup se sont expatriés pour suivre *Cavalía* — accumulent les risques physiques, et, comme dans ce main-à-main, pyramide symbolique de la hiérarchie dans le règne vivant, le tassement assuré des vertèbres fait des blessures dont le corps se souvient. Mais le public se mobilise autour des chevaux.

Simulacres, chimères et enclos

Cavalía est un iceberg de 8 tentes blanches, dont le plus haut chapiteau connu (30 mètres) abrite une piste olympique, 2 500 tonnes de sable et de gravier, 44 artistes et 7 musiciens, 120 employés en permanence, dont 20 au service équin. S'il dérive où le courant le porte,

c'est que la demande de grands *shows* est mondialisée. Inutile d'y chercher une dénonciation. Quel art, aujourd'hui, ne requiert pas une infrastructure financière digne du nettoyage herculéen des écuries d'Augias ?

Ce nomadisme sophistiqué bénéficie d'un élan sensible pour la ménagerie chevaline, préférée aux zoos; quant aux captifs, impeccables, en majorité castrés, ils y sont stimulés psychologiquement, mais aussi conditionnés pour éviter la déviance instinctive, faite de peur, de souffrance ou d'agressivité envers leurs congénères. L'éthologie concourt à réguler... le travail et le stress.

Les Pégases actuels volent dans des jets aménagés. Comme les bœufs musqués écossais des fermes de l'Estrie, leurs voisins au repos, ils expérimentent le ciel, le foin entre les dents, palefreniers et « gravols » à côté. Chaque tête vaut entre 10 000 et 150 000 \$, cheptel où ce quadrupède, joliment baptisé, fait ses preuves de compétence : on évalue résistance, bon caractère et santé. À le voir trotter en groupe, ses mésaventures et ses blessures trahissent son histoire. On lui refuse un caractère de travers, toute connotation baudelairienne ou trace d'asocialité. Ce qu'il a appris est pourtant là, moins palimpseste que grimoire, et le cirque profite de cette mémoire sans pour autant en pénétrer l'intelligence. Entre l'homme et l'animal, l'entraînement d'école tient moins du respect, comme on le susurre tel un secret, que d'une main adroite. Ce problème de l'intégrité du vivant trouble un public que les danseurs contemporains ont exposé, mettant en question la légitimité de fusionner avec leur temps. Le ballet s'est autonomisé et libéré de la demande, mais pas la pouliche de l'imaginaire social.

Quelles codifications l'engouement pour le cirque équestre trahit-il ? On veut la puissance et la technique irréprochables, l'élan dans le risque, la connivence entre humain et animal; la maîtrise et le lâcher-prise, la cage ouverte. Mais de quel côté est l'aliénation ? Les arts du cirque « sondent une esthétique du vide qui fascine une époque inquiète de perdre pied dans sa propre confusion », selon Emmanuel Wallon dans *Le cirque au risque de l'art* (Actes Sud, 2002).

Certains le savent. Le grand manitou producteur de *Cavalía*, Normand Latourelle, d'abord organisateur au Cirque du Soleil, fait fructifier le capital équestre et technique dans le marché hautement compétitif du divertissement, du sport et de l'art — où personne ne conteste le coût d'une place de stade, le salaire d'un joueur, ni la cote marchande d'une toile. Comme la Formule 1, sa magie a un coût indépendant de la clameur ou de l'encolure. La vivacité du cheval, l'art acrobatique volant, la fraîcheur du hongre dispos et le sprint effréné, au sein de cette méga organisation, nous procurent la même joie que les champions. Est-ce un mal de passer l'escarcelle, dans la course aux espèces qui tombent des arrières-trains comme les métamorphoses de l'âne d'Apulée ?